

The background of the entire image is a serene winter landscape. In the upper left, a two-story red house with white window frames is partially covered in snow. Bare trees with snow-laden branches stand against a pale, hazy sky. The lower half of the image is dominated by a close-up, artistic rendering of a person's face, which appears to be emerging from or melting into the snow. The person has striking, light blue eyes and dark, well-defined eyebrows. The overall color palette is a mix of cool blues and whites from the snow, and warm reds and oranges from the house and the lighting, creating a dreamlike and atmospheric effect.

**THEODOR
KALLIFATIDES**
DANS SON REGARD

RIVAGES

Qu'est-il advenu du rire contagieux de la commissaire Kristina Vendel ? se demandent ses collègues de la police de Huddinge. Et d'où peut bien venir ce regard soucieux dans ses yeux gris-vert ? Tombée entre les mains d'une bande de criminels qui l'avaient droguée, Kristina s'était sortie apparemment indemne de cette mésaventure. Avant de recevoir des photos d'elle nue, endormie et offerte. A-t-elle été violée ? Lui a-t-on fait... autre choses ? Des questions qui l'obsèdent, alors qu'elle s'efforce de continuer à exercer son métier de policière. Elle sait que, tôt ou tard, quelqu'un finira par apprendre quelque chose. Et qu'il faudra réagir immédiatement, sous peine de ne jamais découvrir la vérité.

Theodor Kallifatides est un poète et romancier suédois d'origine grecque. Il a été professeur, rédacteur en chef de revue littéraire et traducteur. Sa trilogie Kristina Vendel, une héroïne inoubliable, est sa seule incursion dans le roman policier.

Du même auteur
chez le même éditeur

Juste un crime
Le Sixième Passager
Dans son regard

THEODOR KALLIFATIDES

Dans son regard

Traduit du suédois par Régis Boyer

Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *I hennes blick*

© Theodor Kallifatides, 2004
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-3810-8

« On n'a pas le paradis tout seul.
Le serpent suit toujours. »

Père Theodoricus Ravenna (1438-1471)

Samedi 1^{er} décembre

Le lieu du crime, c'était son corps.

Elle avait dans son sac la photographie qu'ils avaient laissée. Un cliché de Polaroid la représentant, nue et béante comme une pivoine en juillet.

Il y avait quatre mois qu'elle était en quête du trafiquant d'organes Jonathan Hagen. Elle avait fini par réussir à se mettre sur sa piste mais la mort eut le temps de la précéder. Il avait attrapé un cancer galopant que ses trois gorilles ne pouvaient arrêter.

En revanche, ils tentèrent de l'arrêter, elle. Quatre heures durant, elle fut en leur pouvoir. Ils lui arrachèrent ses vêtements, lui dénudèrent la poitrine, lui écartèrent les jambes, l'attachèrent à une chaise sans dire un mot.

Seul Jonathan Hagen lui parla, posant des questions, menaçant de la tuer de ses propres mains. Elle se rappelait tout. Et puis ils la droguèrent. Elle ne sut pas ce qui se produisit pendant le temps où elle demeura inconsciente. Elle se réveilla seule dans son lit, rossée de coups et désespérée. Le Polaroid reposait sur l'oreiller, preuve de sa honte et de son humiliation.

Elle n'en dit mot à personne. Elle agit comme tant de femmes avant elle, tenant secrète cette violation dans l'espoir que le silence et le temps la guériraient.

Les blessures à l'âme ne sont pas comme le feu. On ne peut les éteindre en les recouvrant. Elles confluent comme des lacs sous-marins qui tirent leur eau de courants invisibles.

Tôt ou tard, l'abcès crève et le poison se répand dans les veines et les artères, dans les pensées et les sentiments jusqu'à ce qu'on devienne son propre bourreau.

La honte n'est pas négociable. La seule chose qui aide, c'est la vengeance. Il lui arrivait de passer parfois plusieurs heures à inventer des manières jouissives de faire mal si jamais elle s'emparait des trois hommes. Cela lui apportait une menue consolation.

Elle trébucha sur une petite fille qui avait quitté sa maman en courant. Cet après-midi-là, il y avait du monde dans la grande quincaillerie de Kongens Kurva.

Les Suédois sont des bricoleurs-nés. Ils aiment construire des choses eux-mêmes, réparer des autos, repeindre des bateaux, refaire le toit de leurs maisons. La Suède est probablement le seul pays du monde où l'on peut voir l'archevêque en pantalon de menuisier. Au plus intime de l'âme suédoise, on trouve une clef anglaise qui, d'ailleurs, est une invention suédoise.

Elle-même n'était pas différente. Elle aimait remuer la terre, faire fleurir plantes et buissons. Après son divorce arrivèrent aussi les joies de l'artisanat. Auparavant, c'était son mari qui s'en occupait. À présent, les petits inconvénients de la maison lui revenaient.

Ce samedi soir-là, elle arpentait le magasin dans un but purement pacifique : acheter un treillage pour son chèvre-feuille dont le parfum, pendant les longues soirées d'été, lui donnait toujours le pressentiment du bonheur. S'asseoir près de lui, avec une tasse de thé, et lire à la lumière des nuits blanches, était une fête. Parfois surgissaient les souvenirs d'autres temps, où son mari était encore son mari. Une bonne chose de savoir qu'il se trouvait dans le voisinage,

bien qu'elle n'eût pas besoin de lui. Il était comme le fond d'écran des ordinateurs modernes. Invisible, mais existant.

Soudain, elle les vit. Grandes et petites. Éclatantes, belles, acérées. Des haches, des meilleures marques du monde. Pas question de leur résister. Elle avança, les palpa, les soupesa. Des images qu'elle seule voyait brouillèrent son regard. Images de la vengeance.

Il n'y avait pas de piste à suivre. Elle n'avait pas vu leurs visages, ils avaient conservé leurs masques tout le temps. Elle n'avait pas entendu leurs voix non plus. Ils s'étaient tenus parfaitement silencieux, ce qui l'avait encore davantage effrayée.

C'étaient des seconds couteaux, pas des criminels de première classe. Des gens perdus dans le monde où ils vivaient, pas particulièrement intelligents, probablement déjà enfermés dans l'une des prisons du pays. À supposer que leurs chemins se croisent, ils en plaisanteraient sûrement, elle était l'une de leurs prouesses communes. Ils savaient sur son compte des choses qu'elle-même ne savait pas. Ils savaient ce qui était arrivé pendant les heures où elle était restée profondément endormie.

Tôt ou tard, elle leur mettrait la main dessus, quelqu'un parlerait dans un réfectoire de prison ou au cours d'une séance d'entraînement, l'un d'eux se vanterait et l'autre vendrait le morceau.

Il n'y avait qu'à attendre. Entre-temps, elle ne dirait rien à personne. Pour le moment, les images de sa vengeance ne quitteraient pas la chambre sombre de son cerveau. Sa vengeance était un vin de l'année, il exigeait une température constante et le silence de la cave.

L'avaient-ils violée alors qu'elle gisait inconsciente ? Elle ne le savait pas. Elle n'avait pas trouvé de sperme dans son corps, rien n'avait coulé non plus sur les draps de son lit, ils étaient assez professionnels pour ne pas laisser

d'empreinte ADN. Ils avaient pu utiliser des préservatifs, bien entendu.

Ils avaient tout aussi bien pu y renoncer. Elle ne le saurait pas avant de s'être emparée d'eux. Et c'est ce qu'elle ferait. Ils l'avaient outragée en tant qu'être humain, que femme et que policière. Elle s'emparerait d'eux. En tout cas, elle connaissait le lieu du crime. C'était son corps.

– Besoin d'aide ?

Elle fut réveillée de ses pensées par un vendeur d'un certain âge, qui la regardait d'un air débonnaire.

– Euh... je jette juste un œil, répondit-elle en rougissant comme si elle avait été dévoilée.

– Elles sont bien. Celle-là en particulier, c'est ma favorite. Il leva la plus petite hache.

– Légère comme un papillon ; coupante comme un rasoir. On peut tout fendre. Depuis le bois jusqu'aux têtes de nœuds.

Elle la soupesa dans sa main, en caressa prudemment le tranchant. Il savait qu'il l'avait déjà vendue, mais ne put s'empêcher d'insister encore un peu.

– Fabriquée en Finlande. Personne ne sait faire les haches comme les Finlandais.

– Est-elle chère ?

– Elle est chère, dit énergiquement le vendeur, qui avait jugé qu'elle n'achèterait pas un article bon marché.

– J'apprécie ta¹ franchise.

– Je t'en prie ! Est-ce pour faire un cadeau ?

– On peut dire ça, dit-elle équivoquement.

Il empaqueta soigneusement la hache.

– Manie-la avec précaution ! l'exhorta-t-il.

La queue, à la caisse, était longue. Cela dura vingt minutes. Elle paya sept cent quatre-vingt-dix-neuf couronnes. Ce n'était pas rien, mais la vengeance a son prix.

1. En suédois, le tutoiement est plus systématique qu'en français.

Elle s'assit dans sa voiture et posa la hache sur le siège d'à côté. On allait vers le soir. C'était la première semaine de décembre. Dans le ciel, la lune semblait flotter dans des vents violents. Pour l'hiver, c'était le moment de manifester ses intentions. Elle espérait beaucoup de neige et une température d'au moins cinq degrés de façon que la neige tienne, que l'on puisse chausser ses skis et se mettre en route avec une thermos de café, une orange et une banane dans son sac à dos. Quand elle était seule dans la forêt, quand tous les sons en dehors du glissement des skis avaient disparu, le monde devenait plus réel, plus proche, elle avait envie de s'en remettre à lui.

Elle voulait vivre et aimer, mais d'abord, elle devait se venger. C'était samedi. Elle était seule et triste. Trente-quatre ans. Mariée par amour. Séparée par amour. Elle avait épousé son mari parce qu'elle l'aimait. Il l'avait quittée parce qu'il en était venu à en aimer une autre. Elle n'avait pas d'enfant mais était une commissaire de police talentueuse, qui pour le moment n'avait pour seule consolation qu'une hache acérée.

Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle dans sa grande villa vide et circula une heure par les petites routes jusqu'à Södertälje. Elle aimait les anciens faubourgs ouvriers : Rönninge, Salem, Tullinge. Des métropoles de la vie médiocre. Des enfants jouaient dans les jardins, des chiens aboyaient. Des adolescents apathiques traînaient au café proche de la gare. Il y avait dans l'air quelque chose de réservé, mais sans malice comme dans les riches faubourgs du nord où de magnifiques villas proclamaient : « J'ai construit cela avec mon propre argent ! » Ici, les maisons proclamaient autre chose, calmement et un peu flegmatiquement : « J'ai construit cela de mes propres mains. »

Elle s'acheta une saucisse chaude au snack de Tumba Centrum. La vendeuse était une femme du même âge qu'elle

mais originaire d'un autre pays, qui se demandait si elle pouvait lui poser une question.

– Je t'en prie, répondit Kristina, la bouche pleine.

– Sais-tu ce que signifie « envoyer en éclaireur » ?

– Oui.

– Fantastique ! Tu es la première !

– Comment ça ?

– On m'a posé cette question au test linguistique pour devenir infirmière. Je me suis trompée et je n'ai pas eu le job. C'est pour cela que je demande à tous les Suédois que je rencontre s'ils savent ce que signifie « envoyer en éclaireur ».

Kristina avala rapidement.

– Ce n'est pas vrai !

– Mais si !

Kristina ne trouva rien d'autre à dire. Ça avait l'air d'une plaisanterie, mais en fait ça semblait vrai.

Elle remercia pour la saucisse, un chorizo épicé, et poursuivit sa route. Elle s'arrêta à la boutique vidéo près de chez elle et déambula de rayon en rayon, sans trouver de film qui lui ferait envie – mais elle ne savait pas ce qui lui ferait envie.

Sa boîte aux lettres était pleine de publicités, bien qu'elle eût écrit sur un papier en grosses lettres : PAS DE PUBLICITÉS.

Elle posa la hache récemment achetée sur le sofa à côté d'elle et en vint à penser à la vieille dame, quelques jours plus tôt au Konsum, qui avait laissé tomber sa canne. Kristina la lui avait ramassée. « Celui-là, c'est mon fiancé », avait dit la vieille dame.

« Celui-là, c'est mon fiancé », murmura Kristina en saisissant la hache et en la brandissant.

Ici, c'était son foyer. Mais plus exactement de la même façon qu'avant. C'est-à-dire, avant son humiliation. Jamais elle ne s'était sentie aussi impuissante. On lui avait dérobé son corps. Cela avait fait de son foyer le leur aussi, leurs

traces ne pourraient être lavées avant que ces hommes se tiennent, tremblants, devant elle. C'était ici, dans cette pièce, qu'elle était leur prisonnière.

Afin d'échapper à cette obsession, elle prit un verre de vin rouge et mit dans le lecteur de CD des concertos de Haydn pour violoncelle. Aussitôt, tout son corps s'adoucit. Vinrent d'abord les larmes. Puis la conversation au téléphone.

Mikal Gospodin était mieux connu sous le nom de Mikal le Terrible. Il n'était pas en Suède depuis longtemps, trois ans seulement. Une période suffisante pour qu'il se fasse un nom redouté comme torpille des torpilleurs, brisant bras et jambes comme d'autres brisent un cure-dents, vendant ses services au plus offrant. Nul n'avait jamais pu l'atteindre, étranger qu'il était au doute, guerrier parfaitement entraîné après seize mois en Tchétchénie, où il avait été décoré cinq fois et atteint le grade de lieutenant avant de devoir abandonner dans le déshonneur l'armée russe. Lors d'une patrouille de nuit dans une ville juste au sud de Grozny, son groupe fut mitraillé et deux hommes tués. Mikal dévasta par le feu la ville entière, et ce fut sa chute.

Il apparut que les seuls survivants étaient des femmes, des vieilles et des enfants. Il n'y a pas qu'à la guerre que l'on peut transformer en torches trois cents personnes sans défense.

Le tribunal militaire ne pouvait pas le faire abattre comme un chien fou. Tout bien pesé, Mikal était un héros, de sorte qu'on le laissa partir mais sans retraite, sans grade, sans honneur. Les gens quittent leur patrie pour moins que cela.

En Suède, il avait un parent qui régularisa les papiers nécessaires. Mikal entra dans le pays *via* la Finlande et entama sa

vie nouvelle de façon grandiose en incendiant un restaurant italien sur l'ordre d'un autre Italien. Une jeune et très ambitieuse inspectrice de police du nom de Kristina Vendel se vit confier l'affaire. Elle ne réussit jamais à le lier à ce crime, mais elle se lia à lui.

Il tomba amoureux à sa façon bourrue, et partit du principe que c'était réciproque bien que sans jamais avoir essayé de s'en assurer. Le désir du pays natal fut remplacé par son désir pour Kristina. C'était une bonne affaire. Deux ou trois fois par an, il l'invitait à dîner, ce qu'elle refusait infailliblement. En revanche, elle acceptait de le voir pour prendre une tasse de café en quelque pâtisserie insignifiante.

L'ancien héros semblait se satisfaire de siéger en face d'elle, d'aspirer son parfum, de laisser son sourire bénir sa maussaderie. Rien de plus. Au bout d'une heure, ils se quittaient pour se retrouver quelques mois plus tard.

Kristina ne lui avait jamais rien demandé, mais ce jour-là viendrait. La vie le lui avait appris. Tôt ou tard, tout le monde a besoin de quelqu'un comme Mikal. Sa mère, maltraitée par son ivrogne d'amant, avait eu besoin de lui. Son frère cadet, battu par des garçons plus âgés, sa sœur qui avait été violée par son entraîneur. Et surtout, la sainte Russie, profanée par de féroces rebelles musulmans. Il faisait toujours face. Grand, rapide et fort, prêt à mourir et à tuer.

Maintenant, c'était au tour de Kristina. Il était assis en sa compagnie et prenait une vodka dans son café habituel de Folkungagatan, où tout le monde le connaissait. Toutes sortes d'hommes, plus ou moins criminels, passaient et le saluaient. Ils voulaient lui être agréables. Ils voulaient devenir ses amis.

Antonio Saliéri était l'un d'eux. Il exhiba une photographie. Pour faire le fanfaron et amuser la bande. Tout le monde fut amusé, hormis Mikal, qui devint furieux sans rien montrer. C'était inhabituel chez lui. Son ardeur était froide, d'une froideur ardente.

– J’ai besoin d’une bouffée d’air frais, dit-il calmement en sortant.

Le vent soufflait fort. Les vieux arbres, dans le parc de Björn, tremblaient. Un vagabond tendit une main en demandant de l’argent. Mikal lui donna une pièce de cinquante öres et un coup de pied dans le derrière.

– Lève-toi, crotte de chat, lui intima-t-il.

Il était près de dix heures. Ce n’était pas tard. Devait-il téléphoner ? Il voulait la prévenir, la protéger. Elle avait besoin de lui. La trahir allait contre sa nature. Un héros préfère jouer le héros une fois de trop qu’une fois trop peu.

Il connaissait par cœur son numéro de téléphone.

– Sais-tu qu’il y a une photo de toi où tu es toute nue qui circule en ville ? dit-il une fois qu’elle eut décroché.

Elle comprit en entendant sa voix qu’il était prêt à faire n’importe quoi.

– Ne fais rien ! demanda-t-elle. Puis elle voulut en savoir davantage.

– Pas au téléphone, trancha-t-il.

Ils convinrent de se voir le lendemain, tard le soir. Il était pris ce jour-là. Elle savait pourquoi.

– Tu joues toujours aux courses ? Incendier des restaurants n’est pas plus rentable ? le taquina-t-elle.

Mikal, soulagé, rit. Elle n’était pas facile à effrayer. Il aimait qu’elle plaisante avec lui. C’était une sorte d’invite érotique inversée qu’il ne pouvait décliner.

Il retourna dans le café. Deux heures plus tard, on leva le camp. Mikal fit en sorte de tenir compagnie à Antonio, un petit criminel bon marché que tout le monde méprisait et dont personne n’avait peur.

Ils descendirent en se promenant jusqu’au port de Hammarby, au luxueux club de strip-tease très bien fréquenté. Mikal l’avait pris sous sa protection et en était devenu, avec le temps, copropriétaire. En cette qualité, il promit à Antonio

de la chair de femme gratis. Bien qu'il voulût savoir d'abord une chose.

- Comment as-tu mis la main sur cette photo ?
- Un type, dans cette baraque. Il l'a fait.
- Il a fait quoi ?

Antonio essaya de se dérober, mais peut-être pensa-t-il que l'occasion était belle de gagner quelque chose.

– Euh !... ils l'ont droguée... et ensuite, ils ont pris leurs aises avec elle.

Mikal était furieux, mais il continua de parler d'une voix calme.

– Tu sais qui elle est.

Antonio haussa les épaules.

– Tout le monde sait qui elle est.

– Comment s'appelle le type qui l'a fait ?

– Je ne sais pas comment il s'appelle, je ne connaissais que son surnom.

– Comment on l'appelle ?

– Pourquoi tu poses ces questions ?

– Tu veux baiser ou tu ne veux pas ?

Ils étaient déjà au bar du club de strip-tease. Une fille de Thaïlande ondulait sur la scène claustrophobique aux accents de « When a Man Loves a Woman ».

– Une fille pareille se refuse pas, haleta Antonio.

– Eh bien !

– On l'appelait le Cheval.

– Pourquoi ça ?

– Parce qu'il avait la plus petite pine du monde. Qu'est-ce que tu crois ?

Satisfait de lui-même, le petit voleur eut un rire bref. Mikal n'était pas aussi satisfait.

– C'est lui qui est sur la photo ?

– Sûr que c'est lui. Il déambulait en montrant la photo à tout le monde, il pointait le doigt sur sa pine en disant : « Ça, c'est moi ! » Il était fier comme un coq.

- Où se trouve-t-il maintenant ?
- Il est sans doute resté dans le secteur.
- Tu es sûr ?
- Je pense. Faut-il le coincer maintenant ?
- Oui. Mais donne-moi la photographie d’abord.
- Comment ça ?
- Tout de suite !

Mieux valait obéir.

Mikal prit la photographie et la fourra dans son portefeuille.

- Et tu tiendras ta langue, dit-il.

Kristina allait lui être très reconnaissante. Content de lui, il fit un signe à la danseuse de Thaïlande, qui se faisait appeler Patricia étant donné que, pour les clients, c’était plus facile que son vrai nom. Elle savait ce que cela signifiait.

Dimanche 2 décembre

Le dimanche, Karl Vendel recevait parfois sa fille dans « l'église », qui n'était pas d'un type ordinaire. Ni le père ni la fille n'étaient croyants, même s'ils se considéraient tous deux comme chrétiens et avaient allumé la première lumière de l'Avent. « Nous avons mariné dans le christianisme », avait-il coutume de dire.

Le temple de Karl était la grande salle silencieuse de la Société des Échecs, dans un bâtiment du XVIII^e siècle qui se trouvait dans Hornsgatan et, disait-on, s'appelait Bysis. Autrefois, on y mettait les gens qui ne pouvaient pas payer leurs dettes. Peut-être le passé est-il un rêve, mais il en reste toujours quelque chose. La façon dont la lumière tombait sur la maison était la même que par le passé. Dans le jardin couvert, pas un arbre ne poussait. Pas de décorations. Le bâtiment respirait l'objectivité. Laquelle convenait aux membres de la Société des Échecs. Les échecs aussi sont objectifs. Celui qui fait le moins d'erreurs gagne. Il n'y a rien à y redire. Karl Vendel avait un faible, dans la vie, pour les situations où il n'y a rien à redire.

Ce dimanche-là était un grand jour. Le grand maître Alain Karpin était en ville. Rien d'extraordinaire pour ceux qui ne

jouaient pas aux échecs, mais un dieu pour tous ceux qui y jouaient.

La fougue, la rudesse et la tension fébrile vers la beauté manifestée dans son jeu faisaient frémir de bien-être les initiés dès qu'ils entendaient son nom. Chez Karl Vendel, ça allait encore plus loin. Il aimait ce jeune génie avec tout le suave chagrin d'un homme vieillissant qui voit ses rêves se réaliser chez un autre.

Kristina partageait la passion de son père pour les échecs plus par solidarité que par enthousiasme. Elle ne pouvait comprendre comment des hommes adultes – et des femmes d'ailleurs – parvenaient à convoquer toute leur force mentale pour une chose qui, au fond du fond, n'était qu'un jeu sans grandes conséquences. Elle se garda bien de dévoiler ces pensées hérétiques, mais il lui fallut tout de même le taquiner un peu.

– Quel genre de type c'est, ce Karpin ? demanda-t-elle négligemment.

Karl Vendel ne refusait jamais une querelle avec sa fille. C'était leur manière de se fréquenter. Si ce n'est qu'il n'était pas capable de se chamailler aussi bien en suédois. Après plus de quarante ans en Suède, il restait, à certains égards, fidèle à sa langue allemande. Se chamailler, calculer, se rappeler des faits historiques, s'affliger profondément et se réjouir de tout cœur appartenaient à la partie allemande de son âme.

Il passa donc à l'allemand et expliqua qu'Alain Karpin était fils d'un mathématicien russe qui avait cherché asile en France, et d'une institutrice française qui avait trouvé en lui un asile contre tous les hommes français. À l'âge de sept ans, Karpin fut découvert par Boris Spasski, le Russe ex-champion du monde qui essayait d'oublier son chagrin parmi les femmes, les vins et les fromages français. Il avait perdu son titre face à ce fou génial de Bobby Fischer après un combat fort âpre, autant reflet de leur jeu que de leur

personnalité. Spasski débonnaire et noble, Fischer rapace et mal élevé.

– Ma parole, dit soudain Karl, froissé, tu n'écoutes pas !

C'était vrai, elle écoutait distraitement. Après sa conversation avec Mikal, ce dimanche s'était résumé pour elle à une équipée dans les transports en commun jusqu'à ce qu'elle le retrouve. Une photo de femme nue, avait-il dit. Rien d'autre. Était-ce la même photo que celle qu'elle avait, elle ? Ou bien existait-il d'autres photos encore plus compromettantes ?

Peu importait, en fait. Ce qui importait, c'était que désormais, il y avait une piste, quelque chose à suivre. Mikal n'hésiterait pas à l'aider. Une torpille et une commissaire de police travaillant en commun pouvaient amener pas mal de bouches verrouillées à s'ouvrir.

– Mais si ! Un mathématicien russe, une institutrice française, sept ans, malheureux Spasski ! fit Kristina pour résumer les propos de Karl. Après toutes ces années dans divers commissariats de police, elle avait développé la faculté d'écouter une personne tout en répondant à une autre et en pensant à ce qu'elle dirait à une troisième.

Cela n'impressionnait pas Karl.

– Ce fou de Fischer ! Tu as oublié ce *fou* de Fischer. Sinon, d'accord.

– Cela s'appelle la faculté de simultanéité ! dit-elle fièrement.

– Évangile de la superficialité ! Tous ceux qui ne sont pas capables de se concentrer sur une chose se vantent de pouvoir se concentrer sur plusieurs choses en même temps, renifla-t-il tout bas car à présent, ils entraient dans la salle aux miroirs.

Trente échiquiers étaient disposés en demi-cercle. Tous étaient occupés, sauf un. Un joueur sur deux avait des pièces blanches, un sur deux, des noires. Alain Karpin était censé jouer contre tous en même temps. Personne ne disait rien. Les bienheureux destinés à rencontrer le grand homme s'étaient

abîmés dans leur propre monde. Les spectateurs les regardaient pleins d'une envie effrayée.

Juste avant onze heures, le soleil s'évertua à traverser les sombres nuages de décembre au moment même où l'on amenait dans la salle une jeune femme en fauteuil roulant. Elle avait un visage étrange. Ses grands yeux noirs un peu trop proches l'un de l'autre, ses sourcils hautement voûtés évoquèrent à Kristina une mosaïque que, quelques années plus tôt, elle avait vue dans une église en ruine, à Chypre. Un regard tellement intense qu'il semblait sévère. Ses cheveux d'un noir de charbon, rassemblés en une tresse qui lui descendait sous la taille et qui, en un sens, menait sa propre vie en se mouvant doucement comme un serpent repu, brillant et suffisant.

– Qui est-ce ?

Karl secoua la tête. Il l'ignorait mais était visiblement aussi captivé que le reste de l'assistance. Un ange était entré dans la pièce. Un ange en fauteuil roulant.

L'homme qui l'aidait était un peu plus âgé, presque trente ans, strictement vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un blazer bleu sombre. Cela signifiait qu'il n'était pas son assistant personnel, mais un parent ou un ami. Il mena le fauteuil roulant jusqu'à l'échiquier libre sans jeter un seul regard aux autres.

Elle eut les pièces blanches. L'homme lui chuchota quelque chose, elle lui répondit sur le même ton. Kristina ne put saisir la langue qu'ils parlaient.

À onze heures précises, le match commença. Les joueurs qui avaient les pièces blanches jouèrent leur premier coup et appuyèrent sur la pendule du match. Ceux qui avaient les pièces noires se contentèrent de mettre leur chronomètre en route. La jeune femme était la seule à ne rien faire. Elle attendait.

Karpin n'était toujours pas là, mais il était bien connu qu'il avait toujours quelques minutes de retard. Cela relevait de la guerre psychologique à laquelle il soumettait ses adversaires avant même que le match eût commencé. Fischer faisait souvent de même contre Spasski. Accorder à son adversaire du temps supplémentaire, comme si celui-ci, globalement handicapé, en avait besoin, est une redoutable insulte.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence, seulement troublé par les horloges, lorsque soudain il surgit, escorté à respectueuse distance de deux fonctionnaires. Sans s'excuser, il passa rapidement de table en table, n'hésitant pas pour jouer ses répliques en tant que noir et ses ouvertures comme blanc. Ses longs doigts passaient comme des ailes au-dessus des pièces.

Kristina ne se souciait pas tellement des échecs, mais ne pas être pris dans la magie qu'Alain Karpin créait autour de lui était impossible. Il était de taille moyenne, large d'épaules, mince. Son épaisse chevelure, qu'il avait mouillée pour la peigner en arrière, était très blonde avec des zones châtain plus sombre. S'il avait été acteur de théâtre, il aurait certainement joué de grands rôles d'amant romantique. Ses yeux bleu-vert cherchaient le regard de l'adversaire comme une source limpide dans le désert, pour ne plus le lâcher ensuite. Lorsqu'il arriva à la jeune femme, il se passa quelque chose. Se connaissaient-ils ? Il lui adressa un signe de tête comme un salut, mais il évita son regard.

Elle déplaça non sans un certain effort le pion e3 en e4. Une goutte de sueur perla sur son front.

Kristina eut peine à avaler. Voir tant de beauté condamnée à l'immobilité faisait mal.

Karpin eut l'air de douter une seconde, puis il répliqua en portant le pion e7 en e5 et passa à la table suivante.

La jeune femme le suivit du regard tout en jouant son deuxième coup, et ce geste tranquille fit osciller sa tresse.

Le premier tour passa rapidement. Karpin ne s'arrêta pas plus de quelques secondes à chaque échiquier. D'abord il s'emparait du regard de son adversaire, puis il regardait le jeu, un sourire prenait forme quelque part dans son cerveau et il jouait résolument et rapidement. Mais à la table de la jeune femme, il se mit à s'attarder de plus en plus, ce qui amena Kristina à interroger son père à voix basse.

– Elle a choisi une ouverture très agressive, chuchota Karl. Cela s'appelle le gambit letton. Elle en a une variante toute prête. Ce qui pose à Karpin quantité de problèmes. Ce n'est pas facile.

Elle ne comprenait rien.

Au bout de deux heures, Karpin avait vaincu vingt-cinq joueurs et accepté de quatre autres de remettre la partie. Il ne restait que la jeune femme. Tout le monde s'était rassemblé autour de son échiquier. Elle venait de sacrifier une tour. Un coup visiblement très surprenant.

Karpin pâlit. Il sut aussitôt ce qu'il avait perdu. Il regardait attentivement tantôt la jeune femme, tantôt le jeu. Pour un non-initié, son avantage semblait trop grand. La jeune femme avait sacrifié à tour de rôle deux cavaliers, un fou, et maintenant une tour.

Karpin voyait ce que le non-initié ne voyait pas. Son roi était nu comme un œuf. S'il prenait la tour, il serait mat en quatre coups. S'il ne la prenait pas, elle n'aurait pas de mal à faire partie nulle.

Karl en avait les larmes aux yeux.

– Un sacrifice aussi beau, je n'en ai jamais vu ! dit-il plein d'admiration.

– Les femmes s'y sont toujours entendues, répondit Kristina sans faire allusion aux échecs.

L'atmosphère était très tendue.

Qui sait ce que pense un grand maître des échecs ? Karpin fit attendre son coup. Ça, c'était un affront. Ne pas pouvoir

accepter un sacrifice. Cela allait contre toute sa personne. Elle le châtrait au vu et au su de tout le monde. Il était plus facile d'accepter un échec. On peut toujours invoquer quelque inadvertance. Mais ne pas pouvoir accepter un sacrifice !

C'était trop !

Alors se produisit une chose fort inhabituelle. Karpin tourna les talons et s'en fut purement et simplement, à longs pas. La jeune femme courba la nuque en fermant les yeux. Sous ses longs cils, les larmes jaillirent.

L'homme, derrière elle, l'embrassa sur la joue.

Karl ne put plus se retenir. Il se mit à applaudir. Les autres suivirent son exemple. La femme au fauteuil roulant dit quelque chose à l'homme, qui l'emmena aussitôt, presque comme s'ils fuyaient. Personne n'eut l'idée de poser de questions. Qui était-elle ? Comment quelqu'un pouvait-il jouer ainsi aux échecs tout en demeurant parfaitement inconnu ?

– C'est comme pour les anges. On ne demande pas comment ils s'appellent, dit Karl qui, maintenant, avait envie d'une bière froide.

Maison du Cheval, était-il écrit en grandes lettres rouges électrifiées sur le bâtiment cossu qui formait le cœur et le cerveau de la grande avenue de Solvalla¹. Celui qui pénétrait là sortait plus pauvre ou plus riche, mais en tout cas plus enroué. Assurément, c'était l'antre des grands joueurs, et Mikal était l'un d'eux.

Les compétitions, ce dimanche, ne devaient commencer que vers six heures et demie, mais beaucoup venaient très en avance. C'est qu'il y avait tant d'autres affaires à régler. Si l'on veut se faire une idée de l'économie d'un pays, il faut voir quels jeux et combien de loteries il y a. Plus il y en a, plus l'économie va mal.

La Suède n'était pas une exception. Pendant les années de prospérité de l'industrie suédoise, qui édifia de grandes entreprises parfois mondiales, où que l'argent coulait plus abondamment que nécessaire pour la plupart des politiciens, les pistes de trot de Solvalla demeurèrent discrètes. La pensée même de jouer des chevaux était un anachronisme dans la rationnelle Suède, où l'on gagnait tout de même davantage à se cultiver.

1. Solvalla est le nom du grand champ de courses de Stockholm.

Ce temps-là était passé. Les grandes industries suivaient des cures d'amaigrissement structurelles, les salaires ne bougeaient pratiquement pas, les impôts croissaient. Les grands groupes se trouvaient à la limite du besoin, et n'avaient pas la moindre idée de la façon de traiter ce problème. Quand toutes les opportunités raisonnables de s'enrichir disparaissent, il ne reste que le hasard. Les Suédois jouaient comme jamais auparavant, alors que les immigrants et les réfugiés l'avaient toujours fait.

Comme d'habitude, Mikal arriva en temps voulu, s'assit à sa table près de la fenêtre et regarda la piste, où les chevaux qui venaient d'être échauffés se plaçaient avant le départ. En temps ordinaire, il était censé avoir beaucoup de compagnie. Des hommes dans son genre. Parfois, une femme pour échauffer l'atmosphère si les choses tournaient mal.

Ce dimanche-là, il était seul. Après les courses, sa « commissaire » l'attendait, probablement vêtue d'un pantalon et d'une doudoune, mais il savait désormais à quoi elle ressemblait dessous. Une inspiration soudaine l'amena à jeter, une fois encore, un rapide coup d'œil sur la photographie. Il en eut la bouche sèche.

On ne sait jamais quand on commande du champagne pour la dernière fois de la vie, pensa-t-il en faisant un signe au garçon.

Le premier verre fut vidé rapidement. Cela ne suffit pas. Il en but un autre tout aussi avidement. Le champagne ne doit pas être bu comme de la vodka, mais qui allait le lui dire ? Silencieusement, il se fredonna une chanson sur la Volga, le grand fleuve qui coule à travers tout cœur russe. C'est là qu'il voulait aller. Il pouvait maintenant s'y rendre, laisser la nostalgie de son foyer s'exprimer librement, tout en veillant sur ses intérêts économiques sans que son lourd visage immobile ne trahît rien. De la main gauche, il se caressa lentement

l'intérieur de la cuisse gauche, non par volupté mais parce qu'une balle tirée par une fille l'avait touché juste là.

Les gens se rassemblaient de plus en plus. La pièce se remplissait. Il y eut foule. On entendait des commentaires, des chuchotis, une femme rit très haut. Elle avait autour de la tête un turban rouge qui lui donnait l'air d'un coq ayant changé de sexe.

Mikal trouva que tout cela ressemblait à une réunion de famille.

Tout de même. Autour de lui, l'atmosphère semblait légère. Comme si s'était construit un mur invisible. La crainte qu'il répandait autour de lui le mettait en confiance, et c'était une erreur. Le troisième verre de champagne l'amena à désirer Kristina. Dans deux ou trois heures, ils seraient assis l'un en face de l'autre et elle le considérerait comme son sauveur. Cette pensée l'amena à serrer les lèvres pour ne pas rire à part soi comme un idiot.

Son regard indolent ne nota pas la jeune femme aux cheveux courts et désordonnés, médiocrement teints en blond. De temps à autre, elle lui jetait un coup d'œil comme par hasard.

Alors que l'agitation était à son comble, au milieu de la troisième course, cette femme franchit la frontière invisible qui l'entourait et se trouva, un revolver à la main, à deux mètres seulement de son large dos.

Elle tira trois coups. Tous touchèrent juste. Un derrière la tête, un dans le dos, côté gauche, un au milieu de l'épine dorsale.

Napoléon avait raison. Il ne suffit pas de tuer un soldat russe. Il faut aussi le renverser.

Le corps massif de Mikal absorba les trois coups mais demeura assis.

La panique éclata. La femme qui, précédemment, riait très fort cria encore plus bruyamment. On bondit vers les portes. La femme au revolver demeura apparemment impassible.